

Prix Michel-Dentan, discours de remerciement

Cher Président, chers membres du jury,
Chères et chers invités,

Permettez-moi, pour commencer, de vous raconter dans quelles circonstances j'ai appris que j'étais votre lauréate. En ce dimanche 26 avril dernier où M. Wyss m'a appelée, il me trouvait en plein nettoyage de printemps. Plus exactement, au moment où le téléphone a sonné, j'étais occupée à frotter l'intérieur du placard à poubelle, celui sous l'évier, autrement dit le plus infect. Peut-être vous demandez-vous pourquoi je vous gratifie de détails aussi terre-à-terre... Ne sommes-nous pas réunis pour honorer une œuvre de Belles-Lettres, un geste de raffinement culturel ? À vrai dire, le jour dont je vous parle, je crois bien avoir oublié, tout à l'accablement de la tâche, qu'il existait dans une sphère parallèle de l'existence ce qu'on appelle un domaine littéraire. Aussi, quand mon compagnon a lâché l'aspirateur, qu'il a décroché puis m'a passé M. Wyss annonçant la nouvelle, la joie n'est pas seulement montée du fait de m'apprendre lauréate, mais aussi d'entendre un monde d'esprit et de lettres, de noblesse et de sublimité se rappeler à nos êtres hébétés.

Aujourd'hui, vous me voyez convaincue qu'il n'y aurait pas eu meilleur contexte pour recevoir un tel coup de fil. D'abord parce qu'il aura permis la surprise totale. Mais aussi et surtout parce qu'il représente à mon sens une culmination de cette étonnante mise en abîme de l'œuvre dans la vie (ou de la vie dans l'œuvre ?) qui, alors que je balbutiais « Ça alors ! Un prix pour *Le Prix* ! », me sautait à la conscience. Au-delà de l'évidente correspondance entre scène réelle et scène finale du roman, où la compagne du narrateur lui passe le combiné pour, on le devine, un appel d'une importance certaine, l'état d'esprit dans lequel font plonger nettoyages et autres tâches rebutantes me semble significatif, puisque rien n'insupporte mieux mon narrateur que le caractère plat et ingrat que le quotidien sait parfois revêtir. Le roman tout entier ne cesse d'exprimer cette loi voulant que la possibilité même de s'élever et de sublimer n'existe pas sans la pesanteur, l'artiste comme tout être incarné se trouvant à la fois flux de pensées, de désirs, d'émotions et individu ancré dans un monde de prosaïsme et de matière.

Mais alors, si tout, dans cette affaire de *prix*, semble se joindre si parfaitement entre vie et fiction, fêtons-nous aujourd'hui, honorez-vous en m'honorant le double psychologique parfait d'un héros – ou plutôt anti-héros – lamentable, dont les raisons de créer, du moins au début du récit, apparaissent comme hautement discutables ?

Suis-je une sorte de sorcière obsédée de reconnaissance, ayant utilisé mon art à des fins narcissiques, donnant à mon livre le titre de *Prix* comme j'aurais planté des aiguilles dans une poupée vaudou en guise d'invocation, d'incantation silencieuse et écrite, animée par la conviction que *NOMEN EST OMEN*, le nom est présage ?

Soyons honnête. Si j'en suis venue, il y a bientôt quatre ans, à me lancer dans une telle fable, c'est bien parce que certains des tourments ou frustrations qu'éprouve mon personnage rejoignaient mes tendances personnelles. Mais laissez-moi citer un auteur que j'admire, Philippe Forest, pour décrire un phénomène qui vous est sans doute

connu : *On croit qu'un romancier raconte ce qui lui est arrivé quand c'est tout l'inverse qui est vrai ; s'il raconte, au contraire, c'est à seule fin que quelque chose lui arrive (...)*¹. À travers l'écriture de cet opus, je pense avoir beaucoup évolué dans ma propre perception de la réussite. M'être « guérie » pour ainsi dire de la confusion entre besoin de créer et besoin d'être approuvée, l'essentiel se jouant en premier lieu entre soi et soi, dans l'examen de son honnêteté, de son intégrité artistique, avec la nécessité intérieure pour moteur. Du reste, l'auteur Enzo Cormann synthétise merveilleusement ce principe dans la citation placée en exergue du livre : *Le Mouvementeur dit qu'est un artiste celui qui accepte l'idée qu'il pourrait n'être tenu pour un artiste que par lui-même.*²

Aussi, il y a pour moi une ironie du sort, mais aussi une justesse à être remarquée non pas au moment où je le voulais le plus féroce, quand je démarrais le roman, mais après l'effort d'une traversée qui m'aura par elle-même comblée et apaisée.

Dois-je pour autant me demander, comme mon personnage à la fin du récit, si – je le cite, « il n'y avait, sur un chemin de sculpteur, rien de pire que de gagner le Prix ? »

Mes intentions, il est vrai, étaient de le mettre en garde. Il fallait le prévenir que tout ce qu'on dit de son travail, en bien ou en mal, risque d'influencer un créateur. Il fallait surtout l'avertir que le prix tant convoité ne recouvrait sans doute qu'un leurre. Car tel que je l'ai employé dans mon texte, ce mot de *prix* est chargé d'une signification tout à fait générique ; il ne fait que représenter l'objet du désir, celui qu'il faudrait décrocher pour atteindre enfin à la satisfaction, à la réconciliation avec soi-même et les autres et à la plénitude, objet qui naturellement ne peut détenir de tels pouvoirs en lui-même, et perd bien souvent de sa valeur une fois qu'il nous est acquis – notre désir se déplaçant alors sur un nouvel objet.

Si la fin de mon récit reste une fin ouverte, envers et contre tout indice, c'est peut-être justement parce qu'une des « leçons » de l'histoire pourrait se résumer à : gagner ou ne pas gagner, voilà qui ne change rien, en tout cas aux difficultés métaphysiques qui fondent la condition humaine. Mais à supposer que mon personnage ait bel et bien été élu lauréat, que dirait-il s'il lui incombait de prononcer quelques mots lors de sa remise de prix ?

Peut-être est-il préférable que je n'étudie pas la question de trop près, pour éviter d'avoir à écrire un deuxième roman en sa compagnie. En tout cas, sachez que pour sa part à elle, le message qu'Antoinette Rychner tient à faire passer aujourd'hui est avant tout : MERCI à vous. Du fond du cœur. Car recevoir un prix littéraire – et non des moindres – signifie autre chose pour elle que savourer une victoire sur ses rivales et rivaux, autre chose que du baume passé sur un nombril blessé, un laisser-passer professionnel, une légitimité d'artiste adjugée par trophée, une autorisation à créer ou même une preuve de sens à sa vie...

Quels que soient les enjeux intimes de l'écriture, la littérature n'existe souverainement que dans la relation à l'autre, dans le moment de la lecture. Et ce que représente pour moi le prix Michel-Dentan, c'est le témoignage que cette rencontre a eu lieu, qu'elle s'est accomplie avec succès, fécondité. À l'autre bout de toutes ces heures où je me suis acharnée à chercher le meilleur agencement de phrases, de mots, de virgules, où des fulgurances m'ont été offertes mais où souvent le découragement pointait, voilà que des

¹ *Le nouvel amour*, Paris, Gallimard, 2007.

² *Le Testament de Vénus*, Paris, Gallimard, 2006.

âmes tierces, des sensibilités entrent en jeu, perçoivent et vivent le monde recréé, leur interprétation de ce que j'ai cherché à rendre.

Entre ceux qui reçoivent l'œuvre, nul besoin d'établir de hiérarchie, tous comptent et un seul être suffit, comme l'exprime le passage où le personnage d'Altero entend chanter le « Ropf » du héros, et que ce dernier se sent dès lors affranchi de sa peur du jugement des experts. Cela dit, la notion de spécialistes m'importe, par la différence de regard qu'elle implique. Un prix – et non des moindres – signifie que mon travail a offert de l'intérêt et du bonheur à des personnes pour qui la recherche formelle représente un enjeu conscient, qui ont les connaissances nécessaires pour situer une œuvre dans le champ littéraire préexistant, la possibilité de saisir innovations comme références, et de s'en réjouir.

Grâce au salut que vous m'adressez, je connais le plaisir de me sentir pleinement inscrite dans le répertoire et l'Histoire des Lettres, romandes en particulier, sentiment de filiation d'autant plus émouvant pour moi que certains des lauréats-prédécesseurs, comme Michel Layaz ou Noëlle Revaz, étaient intervenants à l'Institut littéraire suisse lorsqu'y étais élève.

Et dans la joie que vous me faites, une part d'honneur, de gloire malgré tout, la fierté prolongeant celle de la publication d'avoir « montré ce dont j'étais capable ».

Au risque de terminer ce discours dans un prosaïsme voisin de celui où il a débuté, j'évoquerai encore le généreux pécule qui m'est octroyé... Les poètes étant soumis, à la Migros comme à la Coop, aux mêmes tarifs que – mettons – les cadres d'entreprises, le prix que vous me décernez ce soir contribuera à m'offrir du temps d'écriture, du temps de création.

Merci.

Antoinette Rychner, mai 2015